

L'éloge du doute

Les signes vitaux de Sophie Deraspe

Marcel Jean

Numéro 146, mars-avril 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62777ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

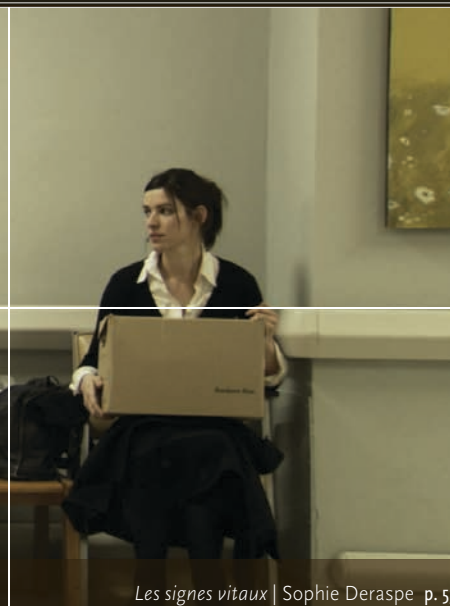
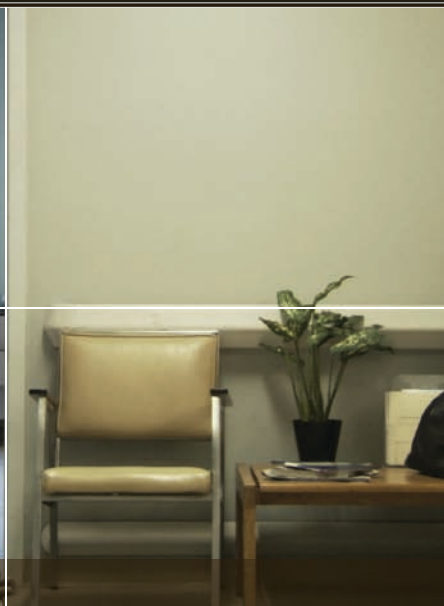
0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

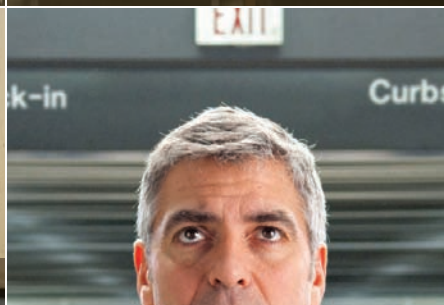
Jean, M. (2010). Compte rendu de [L'éloge du doute / *Les signes vitaux* de Sophie Deraspe]. *24 images*, (146), 52-53.



Les signes vitaux | Sophie Deraspe p. 53



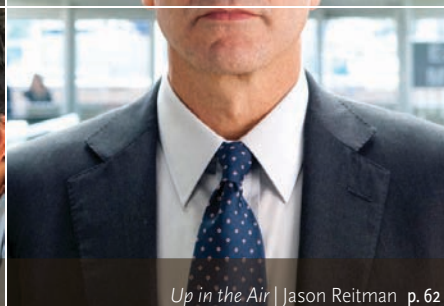
Pour un instant, la liberté | Arash T. Riahi p. 58



Contes de l'âge d'or | Collectif p. 58



Aimer, finir | Lucie Lambert p. 54



Up in the Air | Jason Reitman p. 62



La belle visite | Jean-François Caissy p. 56



Invictus | Clint Eastwood p. 60



La dernière fugue | Léa Pool p. 55



Nine | Rob Marshall p. 62



Les sept jours du talion | Podz p. 59

L'éloge du doute

par Marcel Jean

Avec *Les signes vitaux*, Sophie Deraspe passe brillamment le cap du deuxième long métrage, poursuivant sa réflexion sur la nature des images en abordant la question sous un tout autre angle. On se souviendra que *Rechercher Victor Pellerin* organisait, sous la forme d'un « documenteur », une sorte de jeu vertigineux sur le thème de la falsification, prenant pour théâtre le milieu de l'art. *Les signes vitaux* procède autrement puisque le film se présente d'emblée comme une fiction, mais que son dispositif intègre quelques éléments cruciaux qui viennent lester l'ensemble d'un poids de réel tout à fait surprenant.

Cela passe principalement par les corps, à commencer par celui de Simone (Marie-Hélène Bellavance), corps atypique que la cinéaste n'hésite pas à érotiser et dont la nature exacte ne nous est révélée que tardivement, le principe du film reposant sur la rétention et la distillation de l'information tout au long du récit. Corps étranger, orpheline, Simone interrompt ses études à Harvard pour venir assister aux funérailles de sa grand-mère, qui lui a tout légué. Un dé clic se produit alors : elle devient bénévole au centre de soins palliatifs où sa grand-mère est morte. Bientôt, elle y passe tout son temps, négligeant de ce fait Boris, vague petit ami qui ne comprend guère ce qui se passe mais qui s'accroche avec une détermination amoureuse qui l'honore.

Comme c'est souvent le cas dans les bons films, une séquence des *Signes vitaux* vient appuyer sur les principaux enjeux du film. Cela se passe ici sur un mode presque comique, lorsqu'une fillette, s'ennuyant dans la chambre de son grand-père endormi, saisit le dentier de celui-ci qui reposait dans un verre, puis se le met dans la bouche, la différence d'échelle entre les fausses dents et la petite tête de l'enfant révélant de manière burlesque l'artifice. Plusieurs éléments du film traversent cette scène : le corps amputé, le corps déficient, l'apparence, la prothèse,




© Métropole Films

donc, d'un certain point de vue, la falsification et la vérité.

Le récit du temps passé par Simone à accompagner les mourants est l'occasion pour Deraspe d'observer les corps vieillissants ou déformés par la maladie, de donner à voir ces êtres si vrais auxquels se mêlent quelques acteurs professionnels (Marie Brassard, Danielle Ouimet, toutes deux excellentes). Nous sommes là en pleine fiction, mais à la frange du documentaire, dans un territoire familier à Denis Côté, territoire que Deraspe s'approprie avec doigté et intelligence, sans voyeurisme ni pathos. Devant cette immersion dans le centre de soins, on pense forcément à *Petit Pow! Pow! Noël* de Robert Morin, dans lequel le cinéaste exploitait systématiquement le décalage entre des images de nature documentaire et une construction fictionnelle reposant d'abord sur une abondante voix hors champ. Ici, cependant, le dispositif n'a pas le caractère grinçant propre à Morin. La cinéaste ne cultive pas le malaise. Au contraire, elle choisit plutôt de poser sur ce milieu et les individus qui l'habitent un regard direct, frontal même, franc sans être insistant, respectueux sans être distant, regard d'une remarquable justesse, grâce auquel le film dégage une humanité apaisante. Et cela n'allait pas de soi, *Les signes vitaux* abordant le délicat passage entre la vie et la mort.

Encore une fois Sophie Deraspe s'interroge à propos de la vérité et de la falsification. Simone a-t-elle vraiment aidé madame Mireault à mourir ? Ou lui a-t-elle

plutôt simplement laissé croire qu'elle le ferait ? Pourquoi Simone aurait-elle menti à propos des dernières paroles de madame Girandau ? Chacun triche (madame Perrin triche aux cartes), la vérité est insaisissable, si difficile à reconnaître. Que peut le cinéma, sinon nous apprendre à douter, à identifier les signes et à douter encore ?

C'est là – dans sa capacité à amener le spectateur à mettre en cause son interprétation de chaque image, de chaque ellipse – que le film approche ce que le cinéma actuel peut offrir de meilleur. Il s'agit là, indéniablement, totalement, de cinéma, d'un cinéma exploitant la tension entre fiction et documentaire, d'un cinéma habité par une solide conscience réflexive, d'un cinéma reposant sur une éthique rigoureuse. Inspirée par une heureuse idée de mise en scène, Deraspe intègre des intermèdes énigmatiques – quatre numéros décalés d'un étrange spectacle de variétés – qui viennent opérer de brutales ruptures de ton dans le récit. Il s'agit d'un audacieux geste de liberté qui participe à la réflexion générale sur l'image en opérant des percées qui sont comme des effets de distanciation, des moments de pause ouvrant au spectateur un espace critique. Cet espace est précieux et Deraspe le sait. Tout, dans *Les signes vitaux*, nous le démontre. 

Québec, 2009. Ré., scé. et ph. : Sophie Deraspe. Mont. : S. Madeleine Leblanc. Avec : Marie-Hélène Bellavance, Francis Ducharme, Marie Brassard, Danielle Ouimet, Danielle Fichaud, Alan Fawcett, Domenico Caputo, Suzanne St-Michel. 87 minutes. Dist. : Métropole Films.

Sortie prévue : 5 mars 2010